

## Quand le cinéma canadien devient international...

Léo Bonneville

---

Number 96, April 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51149ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Bonneville, L. (1979). Quand le cinéma canadien devient international....  
*Séquences*, (96), 2–3.

# Quand le cinéma canadien veut devenir international...

Nous apprenions récemment la formation d'une compagnie de production canadienne à l'échelle internationale dont le budget, pour les prochains mois, sera de trente millions de dollars. Cette somme permettra à la compagnie de participer, seul ou avec d'autres, à la production de douze à quatorze films d'ici 1980. Ainsi est annoncée la production des films **Graduation**, **Child of the Holocaust**, **The Hypnotist** et **The Sensitives**. La nouvelle compagnie entend faire appel à des cinéastes canadiens, mais aura recours **nécessairement** à des vedettes internationales. Ainsi le film **The Brood**, avec Oliver Reed, sera lancé aux Etats-Unis, dans quatre cents salles, au mois de novembre prochain. Telles sont les ambitions de FILM-PLAN qui possède des bureaux à Montréal et à Toronto.

On sait que Toronto a été surnommée la Hollywood du Nord (Montréal peut se vanter d'être le Cannes d'Amérique, cela ne fait de tort à personne !) et que l'activité cinématographique y est très florissante. C'est là que se retrouvent (quand elles ne sont pas ailleurs) les vedettes canadiennes Geneviève Bujold, Donald Sutherland, Barbara Parkins, Christopher Plummer, pour tourner des films à gros budgets. Ainsi sont sortis des studios de Toronto des films que l'on peut voir ou que l'on verra bientôt, **Murder by Decree**, **The Silent Partner**, **The Shape of Things to Come**, **Double Negative**, **Stone Cold Dead**. C'est donc à Toronto que se rendent les producteurs américains dans l'espoir de participer au financement de films canadiens.

On sait également que le gouvernement canadien accorde des crédits fiscaux de cent pour cent aux citoyens qui investissent dans des films de chez nous. (Toutefois les investisseurs doivent payer l'impôt sur les profits). Grâce à cet allègement fiscal, en vigueur depuis 1976, une bonne douzaine de films canadiens ou de co-productions (avec la Grande-Bretagne particulièrement) a vu le jour.

Quelles conséquences peut avoir cette animation fébrile dans la production cinématographique torontoise ?

\* \* \*

Ce qu'il faut savoir, c'est que la production canadienne, ces dernières années, s'est déplacée du Québec en Ontario. Malheureusement, il se produit actuellement peu de longs métrages au Québec. C'est dire que les artisans du cinéma québécois travaillent au ralenti. Toutefois, il se réalise des films **chez nous**, comme vient de le prouver la Semaine du cinéma québécois. Mais on se rend compte que la majorité de ces films n'est pas destinée aux écrans commerciaux et encore moins aux écrans internationaux. C'est donc particulièrement un cinéma pour consommation régionale ou provinciale.

De plus, l'utilisation de vedettes internationales amène à se demander quel sera le caractère des films produits. Bien souvent, la présence de ces vedettes donne aux films un aspect général qui ne permet pas de les identifier comme spécifiquement canadiens. Bref, le spectateur a l'impression d'assister à des films **made in U.S.A.** Ces films s'accordent mieux avec la vie américaine qu'avec la nôtre. A moins que les deux soient au même diapason.

Enfin, il va sans dire que la langue utilisée est l'anglais, langue internationale. Dans le but de rendre les films rentables, les producteurs tiennent à employer une langue que des centaines de millions de spectateurs peuvent facilement comprendre. Il appert donc que le cinéma québécois n'est pas ou n'est plus exportable et qu'en conséquence, il faut produire des films avec des vedettes mondialement connues et une langue universellement répandue. Comme le marché le plus proche et le plus alléchant est le marché américain, vive la langue anglaise ou mieux américaine !

\* \* \*

Ces considérations nous laissent songeurs. Car quel est l'avenir du cinéma québécois ? C'est vrai que nous ne pouvons concurrencer le cinéma de nos voisins ; c'est vrai que nous n'avons pas les moyens de nous payer des films à gros budgets. Mais sont-ce là des conditions indispensables à un authentique cinéma national ? Car que deviennent les films qui mêlent des gens de mentalités différentes ? Faut-il encourager des films « bâtards » pour toucher une immense clientèle ? Ou est-il préférable d'enraciner le cinéma dans un terroir vigoureux ? En fait, ce qui compte, c'est de faire des films qui peuvent toucher les gens de n'importe quel pays, parce que le spectateur sent que ce qu'il voit et entend est authentique. S'il fallait donner un exemple, on nommerait le cinéma d'Ingmar Bergman, produit dans un petit pays, dans un idiome peu connu, et dont les films circulent dans le monde entier, parce que ce qui y est présenté, avec art et profondeur, touche toute personne qui vibre à la beauté.

Alors, il ne faut pas que le cinéma québécois s'enferme dans un enclos provincial. Il ne faut pas que les cinéastes québécois réalisent des films pour leur auto-satisfaction. Il faut produire des films vrais, sincères, qui ne soient pas de pénibles épanchements moroses. Que de pellicule gaspillée dans des scénarios misérables et grossiers ! Il me semble qu'il doit y avoir des réalisateurs qui ont les yeux tournés ailleurs que vers les dépotoirs. Il me semble qu'un peuple plein d'espoir doit avoir plus d'ambitions que de se complaire dans le misérabilisme.

Le spectateur a le droit d'attendre de ses cinéastes des films qui le divertiront sainement, qui le feront réfléchir avantageusement, bref, qui l'enchanteront. C'est alors que le cinéma québécois sera recherché par tous ceux qui aiment le cinéma. De quelque pays qu'ils soient. Quel admirable défi !

